

Un sentiment de sécurité

L'été, il y faisait frais, car orienté au nord. L'hiver, tout y gelait. Bâti de tôle et de bois, le tambour avait de multiples usages. Ma mère y entreposait les confitures, les conserves et les aliments qui pouvaient y être congelés sans aide mécanique. Les pâtés à la viande et les beignes confectionnés à l'avance en prévision de Noël y séjournaient derrière une porte de bois. Sur des feuilles de journaux, ma mère déposait les têtes de poisson que mon chat dévorait loin de nos yeux. À l'automne, c'est là que mes trois sœurs et moi nous nous placions par deux pour étirer, à bonne distance l'une de l'autre, ce qui deviendrait la tire de la Sainte-Catherine. J'aimais voir la matière élastique changer de couleur, passer d'un brun chaud à la blondeur exacte que maman attendait pour ensuite être découpée dans la cuisine en de petits morceaux à emballer dans du papier ciré.

Cette pièce est la seule de la maison où je pouvais me sentir en sécurité. Elle embaumait la ville et les odeurs de cuisine, celles qui provenaient des étages supérieurs de l'immeuble que j'habitais. On y entendait les enfants du logement du deuxième dévaler l'escalier qui montait de haut en bas du bâtiment. Le tambour, à part pour le chat qui se délectait des cadavres de poisson, et même de souris à l'époque où nous avons un problème d'infestation, avait la particularité rassurante d'être lié directement au-dehors. Par là entrait ma meilleure amie, par là se présentaient les commerçants itinérants que j'adorais : le livreur de lait, le marchand de légumes, le vendeur de pain et de pâtisseries.

Chez nous, la porte principale était réservée aux visites officielles et ennuyeuses. Par la porte du tambour s'amaient les amis, garçons et filles de mon quartier. Le tambour n'était associé qu'à la découverte, à la joie, aux festivités. Je m'y suis sentie bien jusqu'à ce que mes parents y installent une barre de fer qui se mettait en travers de la porte par peur des voleurs ou d'intrus. Aucun événement n'a justifié ce changement, seulement la crainte du conditionnel. Si jamais...

La peur qui sévissait entre les murs de notre logement s'était étendue jusqu'à ce lieu dans lequel je m'étais toujours considérée en sécurité. Beaucoup plus tard, un incident s'est produit qui a concrétisé cette peur déraisonnable. Ce n'est pas un individu lambda qui s'est pointé mais une secousse sismique. Je n'habitais plus Québec. Un soir, tandis

que maman rangeait le tambour, toute la charpente s'est mise à trembler, à vaciller, en produisant un bruit de fin du monde. Je peux imaginer la terreur qu'elle a pu ressentir, seule et dans l'obscurité parce que l'ampoule s'était éteinte ainsi que les lumières du quartier tout en même temps. Le tambour a résisté, à l'image de ma mère qui a résisté à toutes les secousses de la vie. Les beaux souvenirs que je garde de cette pièce si simple en apparence résistent aussi. Le tambour existe encore, il a été réparé, consolidé. Tout se répare.